

royaliste



BI-MENSUEL

DIRECTEUR POLITIQUE BERTRAND RENOUVIN

CIBLE

Serres

Heureuse nouvelle que l'élection de Michel Serres à l'Académie française. Heureuse pour la philosophie, qui voit «immortaliser» l'un des plus grands penseurs contemporains, historien des sciences, éditeur du «Corpus des œuvres philosophiques en langue française», auteur d'une œuvre rigoureuse et belle - intelligente en ce sens qu'elle relie les savoirs, l'esprit et les sens, l'homme et ce monde qu'il habite sans en avoir le souci ni le soin.

Heureuse nouvelle pour notre langue, que Michel Serres aime en artisan, dont il célèbre le charme et les enchantements et qu'il sauve, en l'écrivant, des machines broyeuses de la communication.

Heureuse nouvelle pour notre pays, qui dément tous les discours sur la perte de l'identité nationale et sur notre déclin. L'œuvre de Michel Serres, et tant d'autres dans de multiples domaines, atteste la permanence de notre capacité créatrice.

Immigrés

Réussir l'intégration



Affaires

**Lavage de
linge sale**

(p. 3)

Calédonie

**L'irremplaçable
Tjibaou**

(p. 4)

M 2242 · 535 · 13,00 F



3792242013005 05350

L'utopie du marché

Il fallait s'y attendre : V. Giscard d'Estaing, naguère grand ordonnateur de la « société libérale avancée », n'a pas été content d'entendre le président de la République annoncer la fin du libéralisme économique et s'est fait, une fois de plus, l'avocat d'une économie de marché.

Le président de l'UDF joue apparemment sur du velours: face au collectivisme marxiste, et après le constat de son échec économique, le « marché » semble représenter la seule solution possible et salutaire. En réalité, l'alternative proposée relève d'une conception manichéenne des enjeux économiques, qui consiste à opposer deux idéologies et deux systèmes utopiques qui sont étroitement liés sur le plan théorique.

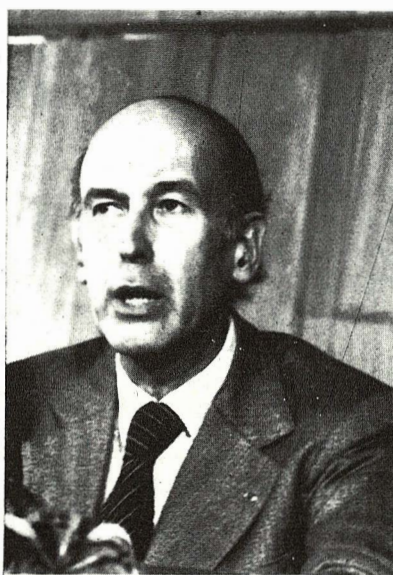
La doctrine du libéralisme économique est d'un matérialisme beaucoup plus rigoureux que le marxisme puisqu'elle se fonde sur une morale strictement utilitariste. Le calcul de l'intérêt individuel exclut tout principe de justice sociale, toute solidarité entre des « agents économiques » qui n'ont d'autre objectif que leur propre enrichissement. Parler, comme certains le font, d'un « libéralisme social » est un paradoxe

A peine sortie du communisme, l'Europe de l'Est est menacée par une autre utopie, sans doute plus séduisante, mais pernicieuse et violente à sa manière.

insoutenable sur le plan théorique. Quant aux objectifs visés par les idéologies marxiste et libérale, ils sont rigoureusement identiques: il s'agit de « satisfaire les besoins » des individus, et de réaliser le dépérissement de l'Etat. Les moyens envisagés sont certes contradictoires, mais la parenté doctrinale est frappante.

Il est facile de montrer que ces deux matérialismes économiques n'ont aucun fondement, ni sur le plan anthropologique, ni sur le plan historique:

- la « satisfaction des besoins » est une promesse qui ne peut être tenue puisque les désirs humains sont illimités;
- ces désirs ne portent pas seulement sur les biens matériels, et aucune société ne s'est fondée sur des relations économiques dont la violence menace les équilibres et jusqu'aux liens sociaux;
- loin de lutter efficacement contre la rareté, la logique mercantile de l'économie moderne ne cesse de détruire ce que la nature offrait en abon-



dance: de l'eau pure, de l'air non pollué par exemple;

- s'il est absurde de nier l'existence, l'importance et la nécessité des échanges entre les hommes, l'histoire montre que les marchés ne sont jamais une création spontanée: il faut qu'un pouvoir politique les rende possible et préside à leur fonctionnement, par la sécurité qu'il assure aux commerçants, par les règles qu'il institue, par la

monnaie qu'il frappe et souvent par les relations internationales qu'il instaure.

Cette vérité historique peut être actuellement vérifiée. Les politiques économiques qui se réfèrent à l'idéologie du marché en sont la négation concrète et permanente. Ainsi le réaganisme s'est affirmé au mépris de toutes les règles libérales chères à V. Giscard d'Estaing: déficit budgétaire considérable, rôle décisif des dépenses publiques dans l'activité économique (armement, espace), impérialisme politique et culturel qui a assuré aux Etats-Unis d'énormes avantages économiques et financiers...

L'apologie inconsidérée du marché conduit donc à une imposture théorique et pratique. Appliquer cette doctrine dans des pays déjà ravagés par le collectivisme marxiste exposerait les hommes qui y vivent à connaître, sous d'autres formes, la violence, la misère. L'organisation et le développement économique supposent un Etat de droit, capable de poser les conditions de la justice sociale et de veiller à ce que les échanges ne s'inscrivent pas dans un système, inégalitaire, de puissance et de pur profit.

Sylvie FERNOY

royaliste

SOMMAIRE: p. 2: L'utopie du marché - p. 3: Blanches colombes - Fin de monopole - p.4: L'irremplaçable Tjibaou - p. 5: Le tribunal de Dublin - 6-7: Entretien avec Daniel Sibony - p.8: Les étoiles mortes - Les douze tribus - p.9: Bertrand Renouvin romancier ... - p.10: Ritournelle - Retif de la Bretonne - p.11: Action royaliste - p. 12: Editorial: Nécessité du consensus.

REDACTION-ADMINISTRATION
17 rue des Petits-Champs, 75001 Paris
☎(1) 42.97.42.57
Dir. de la publication: Yvan AUMONT
Comm. Parit. 51700 - ISSN 0151-5772
Diffusion NMPP - Imprimé en France

bulletin d'abonnement

Je souscris un abonnement de trois mois (75 F), six mois (140 F), un an (220 F), soutien (350 F) *

(*) Encadrez la formule de votre choix

NOM: Prénom:

Adresse:

Profession: Date de naissance

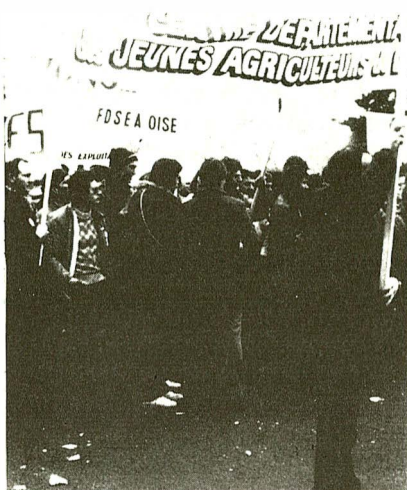
ROYALISTE, 17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris - CCP 18 104 06 N Paris

Paysans

Fin de monopole

Pendant cinquante ans, la FNSEA a été le seul syndicat représentant du monde agricole. Elle doit désormais partager son pouvoir...

U.S.



La démocratie libérale implique la pluralité dans la représentation politique et sociale. Jusqu'au 1er mars, ce principe fondamental n'était pas reconnu dans l'agriculture, représentée par la seule FNSEA. Le ministre Henri Nallet a eu le courage d'imposer de nouvelles règles de représentativité pour les organisations syndicales des agriculteurs.

Le décret du 1er mars reconnaît en effet la représentativité départementale aux organisations ayant obtenu plus de 15% des suffrages exprimés lors des élections aux chambres d'agriculture, la représentativité régionale à celles qui répondent aux critères départementaux dans la moitié au moins des départements de la région, et la représentativité nationale aux syndicats qui sont représentés dans 25 départements au moins.

Jusqu'à présent marginalisée, la très active Confédération paysanne a répondu à ces trois critères, alors que le MODEF (proche du Parti communiste) et la Fédération française de l'agriculture (extrême-droite) doivent se contenter d'une représentation dans quelques départements.

Le rôle national désormais reconnu à la Confédération paysanne n'est pas seulement satisfaisant quant aux principes fondamentaux de la démocratie syndicale. Cette organisation développe en effet un projet original et pertinent quant à l'orientation de la politique agricole. Hostile à l'idéologie productiviste, qui est responsable de la surproduction agricole européenne, des désastres écologiques, et de la faillite sociale (terres à l'abandon, politique d'aide qui favorise les gros producteurs), la Confédération paysanne milite pour une politique de solidarité (à l'égard des agriculteurs qui s'installent et de ceux qui sont en difficulté, mais aussi par le travail de groupe), pour une agriculture de qualité et pour la définition d'un projet qui concernerait l'ensemble du monde rural et qui se concrétiserait par un contrat social entre la nation, les collectivités locales et les paysans (1).

Il importe que la reconnaissance de la Confédération paysanne ne demeure pas formelle et que les pouvoirs publics prennent en compte à la fois les avis de cette organisation et la pensée qui les fonde.

Yves LANDEVENNEC

(1) cf. le mensuel *Campagnes solidaires* (64, rue de la Folie Méricourt 75011)

Affaires

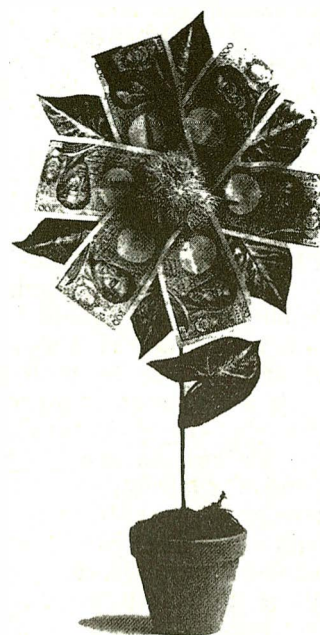
Blanches colombes

Dans la classe politique, on ne lave plus le linge sale en famille: on décide qu'il est blanc et qu'il l'a toujours été. Les citoyens sont priés d'admirer.

Un jour que le savant Cosinus alignait au tableau de complexes équations sur l'équilibre des corps en mouvement, sa bonne Scholastique s'étonna qu'on pût faire tant de calculs pour aboutir au chiffre zéro (1). Si la servante avisée observait aujourd'hui le calcul des équilibres politiques, elle tirerait de non moins étonnantes conclusions. Par exemple qu'une addition simplissime ($1 + 1$) peut elle aussi aboutir à zéro, de même que des opérations à peine plus difficiles.

Si nous passons de l'arithmétique à l'analyse empirique, nous constatons en effet que l'affaire Nucci ajoutée à l'affaire Pasqua aboutit à l'absence d'affaire, et que la multiplication des fausses factures conduit à l'amnistie et au non-lieu. Sur le plan philosophique, on aurait tort d'interpréter cet effacement comme dicté par un désir de retour à l'origine, dans l'éclatante blancheur d'une inaugurale pureté. De même, la morale du pardon et du repentir ne saurait être sérieusement invoquée puisqu'il s'agit, en l'occurrence, de tout effacer pour mieux recommencer.

Car on recommencera, bien sûr, les manœuvres à la limite de la forfaiture. Et la corruption, déjà considérable, ne fera que croître. Certaines lois - notamment la loi Royer sur les grandes surfaces - la favorisent et la décentralisation n'a fait que l'approfondir et l'amplifier. Pourquoi se gêner? Si on est pris, on sera amnistié. Si un scandale fait apparaître la perspective de la Haute Cour, un autre, tout aussi grave, viendra dissiper la menace.



Quel que soit le sérieux des argumentations juridiques, et même s'il y a consensus entre la droite et la gauche sur le sujet, qui peut croire sérieusement que l'opinion publique peut être dupe ou complice de ces marchandages et de ces autopurifications par quoi la justice se trouve bafouée? Qui peut croire à la justice lorsque des auteurs de délits graves échappent aux tribunaux alors que des chapardeurs y sont inmanquablement trainés? Désormais, la classe politique ne pourra plus se plaindre du discrédit qui la frappe: elle l'alimente, elle le met en scène, elle lui donne force de loi. Inconscience redoutable, pour elle-même et pour la démocratie.

Annette DELRANCK

(1) Christophe: *L'Idée fixe du savant Cosinus*. Villème chant. «Où il est question d'équilibre».

L'irremplaçable Tjibaou

L'hommage que nous avons rendu à Jean-Marie Tjibaou - *en mémoire d'un homme* - en mai 89 trouve un prolongement remarquable dans l'ouvrage qu'Alain Rollat consacre aujourd'hui au leader mélanésien assassiné. Son style romancé de « monographie grand-public » et son ton par moment hagiographique n'empêchent qu'il s'agit là d'une éloquente synthèse du destin d'un homme et de l'histoire d'un peuple en quête de son histoire.

Depuis le 24 septembre 1853 où le vice-amiral Favier-Despointes hisse le pavillon français au nom de l'Empereur sur cette terre lointaine, jusqu'au référendum du 6 novembre 1988 où la France entière confère enfin une légitimité solennelle au statut d'émancipation de la colonie, la destinée néocalédonienne se déroule en écho constant, quoiqu'aux antipodes, des destinées de la métropole.

Jean-Marie Tjibaou est lui-même le fruit de cette symbiose paradoxale du colonisateur et du colonisé. Petit-fils d'une victime de la répression militaire, nourri simultanément du profond panthéisme de ses oncles et du message christique que des hommes de foi sont venus naturaliser parmi les siens, attiré vers le sacerdoce et redoutant par lui de rompre avec son peuple au moment de l'épreuve, il sera le terrain, déchiré jusque dans sa chair, de la lutte politique et spirituelle que le monde kanak engage pour sa survie.

Terrain est bien le mot pour désigner le mode d'appartenance, la qualité de communion foncière qui fait de la terre-mère par le rituel de l'igname, l'écoute des anciens, le langage des signes et l'accomplissement des rites coutumiers, la médiation indispensable à l'homme-kanak pour se réaliser. A ceux

Après de nombreux mois de discussions, le FLNKS a dû se résoudre à se doter, pour un an, d'une direction bicéphale afin de préserver son unité. Ainsi Jean-Marie Tjibaou n'aura pas de successeur direct et les fonctions qu'il occupait sont partagées entre Paul Néaoutine et Rock Wamytan. Occasion pour nous de mieux cerner la personnalité irremplaçable de Tjibaou.



qui ont cru bon d'étouffer, ou de disqualifier comme anodin folklore cette cosmologie du geste et du silence qui est la première forme - religieuse, il est vrai - du lien social et politique, il est maintenant prouvé que l'Histoire travaille à l'encontre de cette destruction. Tjibaou le savait mieux que quiconque.

Il ne cultivait pas pour autant le mythe dangereux d'un retour à la tradition : « Notre lutte actuelle, disait-il, c'est de pouvoir mettre le plus d'éléments appar-

tenant à notre passé, à notre culture, dans la construction du modèle d'homme et de société que nous voulons pour l'édification de la cité. Notre identité, elle est devant nous ».

Reconnaissons ici l'exemplarité que nous n'avons cessé de discerner dans la question néo-calédonienne. Elle se pose à la France, non seulement comme problème colonial extérieur dans une géostratégie abs-traite, mais comme crise

latente de sa modernité : la tradition canaque, en ce qu'elle valorise dans le règne du symbolique toute la variété des échanges humains et refuse de se laisser traduire devant le tribunal des raisons totalitaires, est soudain, pour ceux qui savent voir, l'analogie et le signe de notre résistance à l'inhumanité des empires idéologiques et/ou économiques qui prétendent imposer leur système à l'Histoire et le précipitent finalement dans le chaos.

Le rapport à la terre est ici primordial. Si, à la faveur des accords de Matignon honnêtement appliqués, les populations du Caillou osent, si humblement que ce soit, enrichir leur code de la propriété de l'un ou l'autre des critères de légitimité dont la tradition canaque l'assortit, elles ne renouent pas seulement avec une convivialité utile à leur entente mais ouvriront la voie à nos propres retrouvailles avec des valeurs qui sont notre trésor enfoui et méprisé. Car l'appropriation coloniale n'est que la forme ultime d'une usurpation quotidienne et générale : celle qui érige en droit sacré l'impérialisme de la conquête armée ou financière.

Maintenant que le spectre du collectivisme est écarté, l'urgent est de cesser de faire gémir ou d'affamer les deux tiers de la planète sous la botte hypocrite du propriétaire, et d'encourager la naissance d'une nouvelle économie politique d'esprit communautaire. Voilà sans doute l'un des messages d'espoir qu'à travers sa lutte Jean-Marie Tjibaou a voulu diffuser. Il prend une valeur particulière d'avoir été contresigné de son sang.

Luc de GOUSTINE

Alain Rollat, *Tjibaou le Kanak*, La Manufacture, prix franco: 132 F.

Le tribunal de Dublin

Le conseil de Dublin a deux précédents : la conférence d'Algésiras de 1906 où, à la suite de son coup de Tanger, Guillaume II croyait se voir reconnaître par la communauté internationale (y compris pour la première fois les Etats-Unis) des droits sur le Maroc. Il n'en fut rien et l'Allemagne refuserait désormais de se soumettre à ce type de réunions pour aller à la guerre. Le second précédent date de 1931. Le projet d'union douanière entre l'Allemagne et l'Autriche est soumis au conseil de la SDN qui le rejette car elle y voit une forme d'Anschluss économique. L'Allemagne quittera bientôt la SDN.

1990 : le Conseil européen se prononce sur « l'Anschluss » de la RDA. Bonn, qui n'a eu besoin de la permission de personne, accepte d'aller à Dublin mais pas à Canossa. Elle ne discutera que des conséquences de l'intégration de la RDA dans le marché unique, pas comme 13ème Etat, c'est déjà heureux, mais comme addition à sa propre contribution, peut-être comme hier l'Angleterre en la plafonnant (sauf à se voir reconnaître plus d'avantages en matière d'aides régionales, de marché commun agricole, le potentiel des vastes terres du nord de la Prusse pèsera lourd dans la balance), et enfin d'union monétaire à la faveur de la transformation du rôle du mark.

De deux choses l'une : ou bien c'est l'épreuve de force. Un contre tous. L'Allemagne se permet de recourir à l'argument utilisé par la France de De Gaulle en 1965 ou l'Angleterre de Thatcher en 1983 : la politique de la chaise vide, convaincue que, pas plus que l'OTAN, la CEE ne peut fonctionner sans elle. Mme Thatcher a annoncé à l'avance qu'elle ne

Le Conseil extraordinaire des chefs d'Etat et de gouvernement de la CEE le 28 avril prochain à Dublin comptera plus par le contenu de ses débats que par ses éventuelles conclusions. La RFA, ainsi traduite devant ses pairs, peut gagner son procès. Mais si elle perd, les douze risquent de perdre tout autant.

verserait pas un ECU pour partager le fardeau du relèvement de la RDA. Mais qui le lui demande ? La RFA peut s'en passer.

Ou bien ceux qui criaient le plus fort au loup tant qu'il était à distance mettent chapeau bas quand ils se trouvent en face. Ils reconnaissent qu'ils se sont trompés. Dont acte. Sur quoi l'Allemagne leur fait miroiter quelques points de croissance induite: disons 0,2 quand la RFA gagnera 0,7 ou 1 et l'affaire est conclue.

Tout dépend de l'attitude de la France et de celle de la Grande-Bretagne. Mitterrand, patelin, a beaucoup à se faire pardonner. Vellités certes, bagatelles mais qui lui sont comptées rigoureusement : le « pas de clerc » de Kiev, la visite à Modrow, l'appui à la Pologne, l'amitié pour Genscher, la réception de Lafontaine. « Vous n'allez pas imaginer ? Oh ! Dieu m'est témoin que jamais, ô grand jamais... Vous n'avez pas de plus sûr allié: voyez Bérégovoy et le franc, voyez Giscard, l'affidé d'Helmut (l'autre: Schmidt), voyez Strasbourg (vous n'avez que le pont à traverser) », etc., et je passe sur les réunions au sommet prévues par le traité franco-allemand de 1963, qui n'étaient aussi suivies que lorsqu'il n'y avait rien à dire et qui depuis...

Sur la défensive, en position de demandeur sur l'union monétaire qui a suscité le contre-feu de Kohl, sur l'union politique et sa réponse du berger à la bergère : « On verra bien qui

sera prêt à céder au profit de l'Europe des droits nationaux ». Nous nous condamnons d'avance au compromis.

Thatcher. Hier à peine, il n'était question que de faire l'Europe à onze, sans elle. De lors l'avait résolu et avait presque convaincu Mitterrand; Aujourd'hui tout est oublié. On n'espère plus qu'en elle. Quelle chance qu'elle soit là pour n'avoir pas à dire tout haut ce que tous pensent tout bas : pas question de retirer les « tommies » de RFA, d'accord pour que les troupes soviétiques demeurent en Pologne voire en RDA tant qu'il n'y aura pas un accord en bonne et due forme. Sondage de *The Economist* (1) en janvier: si 45% des Anglais contre 30% sont en faveur de l'unité allemande (61% des Français contre 15), les Français à 55% (41% des Anglais) redoutent surtout la domination économique alors que les Anglais à 53% craignent « le retour du fascisme » (38% des Français). 50% des Anglais redoutent les conséquences pour

l'Europe d'un départ de Gorbatchev contre seulement 32% des Français. Maggie joue Gorby aussi à cause de l'Allemagne.

Mme Thatcher n'est pas loin de tenir là ses nouvelles Malouines: âme de la grande coalition contre la première puissance continentale, dans la plus pure tradition diplomatique britannique. Tout en évitant de donner l'impression d'une entente cordiale, on peut imaginer une certaine répartition des rôles, qui vaudrait mieux qu'un attelage qui tire à hue et à dia et fait le jeu de Khol.

Quand bien même, l'affaire paraît mal engagée. Car, si les choses en sont là, il n'y a déjà plus d'Europe. Ou bien les questions ont été mal posées au départ ? Est-il encore temps de corriger le tir ? Il est permis d'en douter pour les hommes mais « nous aurons les conséquences ». Dublin aurait alors été la dernière tentative avant que le mouvement échappât aux Douze et plus généralement aux diplomates : les quatre risquent de n'être pas plus heureux. Et que dire des trente-cinq ?

Yves LA MARCK

(1) Le même numéro révèle que l'ambassade de RFA à Londres est considérée comme la plus active auprès du monde parlementaire, « bien meilleure que sa rivale traditionnelle, l'ambassade de France ».

la nouvelle action royaliste

sur minitel

Pour en savoir plus...

36.15 tapez AGIR*NAR

Daniel Sibony

Entre dire et fai

● **Royaliste** : Pourquoi un livre sur la technique ?

Daniel Sibony : En réaction à une réflexion un peu facile sur la technique, une réflexion philosophique qui dénonce la robotisation, la machination, la déshumanisation, l'aliénation, et qui constitue une critique assez spiritualiste ; elle en appelle à un ressourcement de la pensée dans l'authenticité de valeurs plus originaires. Cette critique m'a paru trop sommaire, elle devient d'ailleurs un peu rituelle. Certes, il ne faut pas la mépriser ; les rituels humains correspondent toujours à quelque chose. En ce qui concerne la technique, la critique rituelle reflète peut-être l'envie de prendre nos distances face aux techniques qui avancent, déferlent, s'emparent de nos textures, de notre monde. Face à ce déferlement, nous nous arrêtons de temps en temps, nous prenons des mines contrites et nous disons « Cette déshumanisation, tout de même ! » et nous reprenons nos routines et notre travail... technique. J'ai pensé pouvoir prendre les choses autrement.

● **Royaliste** : « Entre dire et faire ». Pourquoi avez-vous choisi ce titre ?

D. Sibony : Un proverbe italien dit qu'entre dire et faire il y a la mer. Sur la mer, on peut se noyer mais aussi naviguer. Bien sûr, entre dire et faire, c'est l'abîme, la distance infinie, mais aussi l'acte, l'action, le passage. Dans ce livre, je m'interroge sur ce que les gens investissent dans ce qu'ils font. D'où une définition très large de la technique: il ne s'agit pas de micro-ordinateurs. J'appelle technique le projet de faire - pour autant qu'il passe au réel et qu'il s'articule aussi avec un certain rêve avec lequel il instaure un dialogue. Dans le projet de faire on s'aperçoit que

les enjeux humains ne sont pas si triviaux ni aussi évidents qu'on le croit.

● **Royaliste** : Pourquoi insistez-vous autant sur les accidents ?

D. Sibony : La notion d'accident est centrale puisqu'il n'y a pas d'action ni de pratique humaine qui ne comporte l'accident révélateur. Quand nous faisons un discours, il y a des accidents de langage, des lapsus qui ne disent pas directement le refoulé, comme on le croit, mais témoignent de certaines ruptures de dialogue en nous-mêmes, avec nos propres racines, avec l'objet de notre discours. Et ces ruptures sont parfois des aérations, des moments d'effondrement, des épreuves de vérité, des trouvailles, des mutations.

Cette question de l'accident m'a amené à élargir la notion d'objet technique, en montrant que toute pratique, tout objet, est un processus qui implique non seulement ceux qui l'ont produit, ceux qui l'utilisent, son insertion dans une certaine réalité et, par là, le maintien d'un certain dialogue avec l'objet, à travers lui. Quand ce dialogue est rompu, il y a quelque chose comme un effondrement qui est parfois positif. La logique de la trouvaille, de l'invention, relève de l'accident, qui n'est pas le fait du hasard : c'est une rupture de dialogue dans laquelle on change de discours. La logique de la trouvaille, à l'œuvre dans une technique aussi abstraite que les mathématiques, se retrouve dans la pratique psychanalytique. Dans la psychanalyse, un être est invité à parler, à dire n'importe quoi, selon l'idée que ce « n'importe quoi » constitue une sorte de déploiement à travers quoi des pistes apparaissent qui montrent des points de blocage et qui, surtout, produisent des temps de dé-

voilement, de mutation, du même ordre que la trouvaille.

● **Royaliste** : Vous vous êtes aussi intéressé aux accidents techniques...

D. Sibony : Après de graves accidents, on voit les enquêteurs conclure que « la catastrophe était due à une cause technique ». Or c'est toujours une cause humaine: l'accident technique, c'est quelqu'un qui a dit « bof ! » ce jour-là: le conducteur n'a pas vérifié les freins du train, le pilote a fait le zouave dans une fête aérienne, comme dans l'accident de l'Airbus: c'était pourtant un instructeur, il connaissait exactement le délai de réaction des moteurs, mais il a dû estimer que ce délai n'était pas pour lui, que la machine répondrait plus vite avec lui. Ce pilote n'était ni un fou ni un assassin: il a eu des rapports de type magique avec sa machine ; une sorte de

Mathématicien, psychanalyste, philosophe, Daniel Sibony, a publié une dizaine d'ouvrages. Le plus récent renouvelle la question du rapport entre l'homme et la technique et éclaire d'un jour nouveau les nombreux débats qui en découlent. Nous le remercions d'avoir accepté de répondre à nos questions.



rapport érotique et intime avec l'objet. On retrouve là un danger permanent, qui n'est pas inhérent à la technique mais au rapport de l'homme avec l'Autre, avec ce qu'il fait et avec ce par quoi il est refait s'il ne se livre pas de temps en temps à l'analyse de ce qu'il est en train de trans-faire ; à l'analyse des transferts en jeu.

● **Royaliste :** Dans l'activité technique, vous dites qu'il y a transfert. En quel sens employez-vous ce mot ?

D. Sibony : Dans tout projet de faire, un transfert se trouve en jeu ou, sans jeu de mots, un «trans-faire», c'est-à-dire ce qui pousse à dépasser les limites, à faire au-delà, à être au-delà de ce qu'on fait. La vraie question que pose la technique, c'est que le danger qu'elle représente n'est rien d'autre que la peur que l'homme a de lui-même et de ce qui lui échappe de lui-

même. L'analyse des transferts en jeu montre que, quand nous manions des choses objectives, nous sommes déjà partie prenante des transferts qui les constituent : dans notre projet de faire, nous transférons à notre insu nos refoulés - soit pour les masquer, soit pour établir avec eux un certain dialogue jusque-là impossible. L'un des enjeux de la technique, c'est de trouver à qui parler, avec quoi se parler. L'homme projette dans ce qu'il fait des bribes de son être, de sa mémoire, de son désir, de ses fantasmes, pour trouver un interlocuteur et en même temps pour se refléter, pour refléter sa mémoire dans cette mémoire différée, et faire en sorte qu'elle soit relayée par l'objet produit. Alors se profile pour l'homme la possibilité de produire un double ; cela rejoint ce qu'il en est de se re-produire. Dans la dynamique qui fait que l'homme se projette dans ce qu'il fait, il y a le désir de faire quelque chose qui lui soit semblable - mais en même temps qui lui échappe.

Voilà ce qui nous protège de la folie technique: je ne la redoute pas parce que l'homme a autant le désir de produire quelque chose qui lui ressemble et qui lui échappe, qu'il a la crainte que ça lui échappe. Pourquoi ? Parce qu'il produirait alors une divinité à son image. C'est ce qu'il cherche à réussir et à rater.

● **Royaliste :** D'où, dans votre livre, une critique du discours contre la technique...

D. Sibony : Oui. La critique habituelle de la technique relève elle-même de la nostalgie d'une technique à laquelle on n'aurait rien à redire, d'une technique totale, parfaite. Heidegger fut séduit par celle, meurtrièrement parfaite, qui fut la technique totalitaire du maniement des hommes, et qui s'appelle nazisme: dispositif de traitement des masses, des idées, par extermination de toutes les altérités, de toutes les «saletés», de tout ce qui peut contaminer. Les Juifs, de ce point de vue, étaient une insupportable altération ; dans cette sorte d'élan vers une origine qui s'assumerait dans son intégralité, dans sa pureté, par une technique «authentiquement» maîtrisée.

L'idée courante d'une technique qu'il faudrait complètement maîtriser est une illusion. La technique dange-

reuse, c'est la répétition, la routine, le ronron de la machine. Heureusement, nous sommes toujours conduits à faire autre chose, donc à nier le ressassement d'une technique: il n'y a rien qui s'offre plus à son propre effacement et à son propre démenti qu'une technique. L'injonction courante - «faites quelque chose, vous n'allez pas en rester là !» - exprime l'un des ressorts les plus secrets du faire. Faire quelque chose, c'est donner une réplique à l'angoisse d'être réduit à son être, à son corps, à son impuissance, au trou. Parfois, il nous arrive de faire impulsivement quelque chose, juste pour ouvrir un espace d'intérêt, pour vivre un autre espace que nous-mêmes ; pour être hors de soi.

● **Royaliste :** Mais la machine médiatique ne nous réduit-elle pas à l'impuissance ?

D. Sibony : Les dénonciations rituelles des médias ne changent rien à la machine médiatique ni à ceux qui la dénoncent. Là encore, on méconnaît l'analyse des transferts. La télévision est une machine de haute technicité dont le matériau est la parole-image. C'est donc une immense machine-transfert, partout présente, mais pas si puissante qu'on le dit. La critique rituelle des médias est du même ordre que la critique de la technique: la dénonciation de la médiocrité de la télévision reflète le fantasme de médias qui seraient le haut lieu de la pensée, de la culture, donc qui diraient la vérité. Si cela arrivait, ce serait l'enfer: tout le monde voudrait chercher sa consistance dans ce haut lieu que serait la télévision, on s'entreferait pour y passer afin de reprendre consistance. Bien sûr le niveau baisse, bien sûr les jeux sont débilés, mais la médiocrité des médias nous protège de leur pouvoir: nous savons que nous avons affaire à une entreprise marchande, et si nous avons des paroles et des vérités plus fortes à dire, nous pouvons les exprimer par d'autres voies ; y compris celle des médias parfois, par accident. Après tout, on confie bien des lettres d'amour à la poste: ça ne les salit pas ! De façon pathétique, on demande à la machine médiatique des choses qu'elle n'est pas faite pour donner, comme pour se dispenser de les produire autrement.

● **Royaliste :** Mais que dites-vous de la technique nucléaire, notamment sous sa forme militaire ?

D. Sibony : L'accumulation d'engins de mort a angoissé beaucoup de monde pendant des années, mais ce danger s'est déplacé et semble marginal aujourd'hui. Je me suis interrogé sur la fonction symbolique qu'avait eue la course à l'arme nucléaire et il m'a semblé qu'elle figurait, sous une forme très fruste, ce qui se passe dans toutes les techniques d'envergure. Les armes nucléaires sont le reflet de ceux qui les ont fabriquées. Comme tout objet, et toute arme est un reflet de qui la fabrique, c'est une représentation de nous-mêmes, à laquelle on délègue un projet de tuer. En fabriquant cette overdose d'armes nucléaires capables de tout faire sauter, l'humanité a pu inscrire et se convaincre qu'elle était mortelle - ce qui ne lui semblait pas évident. Un individu se sait mortel, mais un groupe n'est pas sensé l'être, car le propre d'une communauté c'est sa reproduction. En accumulant les armes nucléaires, l'humanité a inscrit sa propre mort en elle-même ; elle l'a comme acceptée. Mais à partir du moment où les communautés se savent mortelles, elles redéclenchent la vie. C'est ce que Gorbatchev a fait pour son pays, gouverné par des vieillards et condamné au ressassement puisque l'usage de la force avait atteint son plafond. C'est la même chose pour les individus: ils arrivent à vivre pleinement à partir du moment où ils ont réussi à inscrire la mort dans la texture de leur vie comme une source de possibles. Vivre, c'est l'idée centrale de ce livre, vivre à travers les risques en prenant appui sur eux. Certes la peur n'est pas exclue. On a peur de soi-même et certaines peurs sont essentielles, si l'on peut prendre appui sur elles pour faire et trans-faire. Il ne s'agit pas d'être là où est le Bien, là où est la Vérité, ce serait l'enfer, mais d'être là où il y a des mutations, où les choses se retournent, où la vie et la mort concoctent quelque chose d'assez vivant et d'assez inattendu. La mort fait partie des forces de vie, et la peur fait partie des impulsions étonnantes de l'être.

Propos recueillis
par B. La Richardais



Les étoiles mortes

Depuis l'effondrement du communisme, une question ne laisse pas d'intriguer : - pourquoi les Etats-Unis ont-ils le triomphe si modeste, presque triste ?

William Pfaff, éditorialiste américain à Paris, donne une clé: le déclin de l'un des deux super-grands sonne le glas de l'autre, coupable d'avoir cru au condominium. Avec quelle ironie rétrospective doit-on juger Kissinger préoccupé de « l'émergence de l'URSS au rang de superpuissance » qu'il n'était pas en son pouvoir de décréter, et de réduire les conflits régionaux à de simples enjeux est-ouest, qui ne pouvait conduire qu'à l'échec.

La mort de l'idéologie communiste scelle la disparition non seulement de son contraire, l'anti-communisme, mais de son double, l'idéologie américaine qui a guidé la politique étrange depuis Wilson, quel que soit le président, y compris les plus conservateurs, c'est-à-dire cette faculté de défier les contraintes de l'Histoire, d'ignorer toute limite à son optimisme, de toujours se croire au commencement du monde. Les Etats-Unis préféraient avoir un ennemi qui partageait leur façon de penser qu'à des amis ou clients, le « vieux monde » reproche vivant à son idéologie (sauf quand il acceptait l'imiter: les « Etats-Unis d'Europe » dont Pfaff montre qu'il n'a été nul besoin pour qu'il existe une Europe puissante).

Comment les Américains, auxquels l'ouvrage est adressé, vivront-ils la fin de leur rêve étoilé ? Accepteront-ils de se reconnaître des limites et sur-

tout de payer la facture de ce demi-siècle sans tomber dans le nihilisme car, privés d'histoire, ils n'ont rien à quoi se raccrocher ? Le nouveau centre du monde n'est pas le Pacifique, surestimé, n'en déplaît à Jacques Attali, mais bien la vieille Europe, car, dotée des « plus formidables antécédents historiques », c'est d'elle que pourra venir l'inspiration qui l'aidera à sortir de la « confusion intellectuelle ». Pfaff cite Nietzsche: « il faut le chaos pour que naissent de nouvelles étoiles ». Les Européens, soulagés après 1945 de passer le relais aux deux Grands, sont bien les seuls aujourd'hui à ne pas croire à leur destin, « façon de fuir une réalité qui leur impose des responsabilités » que plus personne depuis un siècle (l'hémorragie de la Grande Guerre, cause déterminante pour Pfaff) ne les a habitués à prendre.

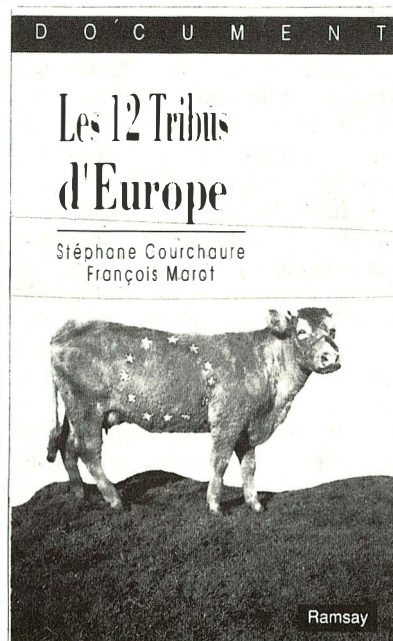
Plein d'aperçus toujours fins et de jugements lucides, formulés en mai 1989 et jamais dépassés, du gorbatchévisme à l'Amérique latine, des Estoniens aux mandarins, éclairé par une parfaite érudition historique, ce livre est une illustration de ce qu'un Américain, pénétrant de l'intérieur la mentalité du nouveau monde, peut profiter des « sentiments des Barbares » (titre américain du livre inspiré d'un dignitaire mandchou de l'époque de la guerre de l'Opium), c'est-à-dire de l'esprit du vieux monde, qu'il fait profession de connaître, et de ce qu'il peut nous apprendre sur nous-mêmes en échange.

Y. L.M.

William Pfaff, *Le réveil du vieux monde. Un nouvel ordre international*, Calmann-Lévy, 139 F franco.

Les douze tribus

Avec les 12 tribus d'Europe, deux jeunes journalistes nous offrent un tableau original de l'Europe, où les indicateurs économiques laissent place à des anecdotes sur le mode de vie d'Européens aux comportements disparates.



D'après nos deux journalistes, l'origine géographique, Nord ou Sud, détermine des modes de vie presque opposés. Ainsi la répartition du temps de travail propre à chaque pays fait que les Européens ne disposent que de trois heures communes pour communiquer. Une fois au travail, les comportements divergent et l'opposition Nord-Sud revêt alors toute sa signification à quelques exceptions près. Par ailleurs, si ceux du Nord sont surtout attachés au confort douillet de leur intérieur, ceux du Sud préfèrent vivre à l'extérieur. De même le clivage se reforme au moment du petit déjeuner, moment privilégié pour les Européens du Nord. En revanche, dès le labeur terminé, l'Europe entière en est réduite à absorber des séries américaines ou à suivre des programmes

souvent indigestes. Autres terrains sur lesquels se dégagent des comportements communs, celui de l'automobile et des loisirs, dont le développement ne fait que s'amplifier. La pratique religieuse jouerait un rôle plus important dans le Sud. Les auteurs analysent aussi le rôle de croyances superstitieuses et des légendes encore vivaces dans toute l'Europe... Enfin, on ne s'étonnera pas de lire que le statut de la femme reste à améliorer partout, que le système éducatif demeure un tracàs à l'échelle européenne. Mais c'est avec satisfaction que l'on lira l'intérêt des Européens pour leurs monarchies ainsi que la vivacité de la démocratie dans les Etats monarchiques.

En vue de broser le tableau le plus complet de notre Europe les deux auteurs ont ponctué leur ouvrage d'anecdotes souvent révélatrices de la mentalité de leur groupe social. A titre d'information sachez qu'en Grèce vous regretterez sûrement d'indiquer le chiffre 5 avec une main ouverte et tendue, signe suprême d'hérésie. De même, évitez de ne pas mettre une main sous la table lors d'un repas anglais et parlez de tout sauf de cuisine et de politique.

Brillant par son style décontracté et ses anecdotes, ce document oublie cependant de nous dire si cette diversité des Européens constitue un handicap ou bien un atout pour l'Europe de demain.

Frédéric PIERRE

Stéphane Courchaure, François Marot, *Les 12 tribus d'Europe*, Ramsay, 245 p., prix franco : 111 F.

"Cité" est paru !

voir page 11

Bertrand Renouvin

romancier...

Il était à craindre que Bertrand Renouvin, publiant son premier roman (1), ne fût l'otage de son talent de journaliste et d'essayiste. Car, de l'essai au roman, l'écriture glisse d'un ordre à un autre : là, tendant à dominer les concepts qu'elle assemble et sur quoi elle s'efforce d'imprimer la marque de sa souveraineté, elle se risque ici à l'inconnu et à la diversité du monde. C'est au prix d'une logique de la profondeur, surprenante, imprévue et, pour l'essentiel, problématique que les personnages de roman s'imposent et accèdent à un degré de vérité auquel la vie ne parvient que rarement ; comme elle, ils dérapent. Le roman ouvre le procès de la vie, sans jugement et sans clôture ; et, partout présent, son auteur n'est nulle part, en quête d'une impossible totalité, dictant ce qu'il ignore en lui à des lecteurs qui croient savoir. Ici donc l'imaginaire et là la raison ; ici les questions, ailleurs les réponses. Bertrand Renouvin est-il romancier ?

Si les enfants de l'Anarchisme commencent bien, dans l'illusion lyrique du groupe en fusion et finissent mal, dans une douloureuse remise en question de tous et de chacun, l'écriture du livre suit le chemin inverse : commençant mal, sur les mots de l'affirmation, elle finit bien, elle finit comme un roman : sur les questions. Divers, les personnages peu à peu évoluent, prennent de la densité, se détachent, acquièrent une autonomie problématique : passant de la prose du monde, du discours unanime maîtrisé comme action, à la Poésie vécue comme destin tantôt tragique, tantôt heureux, ils font l'épreuve du Réel. Mais ce Réel n'est pas une substance, charnelle ou historique, qui se poserait dans son statut d'objet à saisir : c'est une conscience, c'est une ouverture aux résistances et aux possibles de la réalité, menée jusqu'à ce point suspendu où, pour Michel, circulent enfin, de l'une à l'autre, l'Histoire et la Vie, l'Action et l'Amour, une terre et un ciel ; et, peut-être, le temps et l'Eternité. Les enfants de Kropotkine sont un roman de l'éducation politique et sentimentale.

D'UNE HISTOIRE VOULUE A UNE HISTOIRE SUBIE

DU 1er mai 1906 aux premiers combats de 1914, - réussite du livre : cette durée qui conduit d'une Histoire voulue à l'Histoire subie, l'attente d'une génération vouée au Sacrifice, ponctuée de rares moments de bonheur - le parcours est long qui saisit tour à tour et brutalement les personnages dans leur vérité. Les uns connaissent l'échec : car l'urgence de la Révolution a remis pour eux à plus tard le souci du privé ; l'Abstraction ruinée, plus aucune fidélité n'est en mesure d'assurer la vie. Ainsi pour Jean-Marie, hors du groupe point de salut, l'exclusion est un arrêt de mort. Albert, ancien communard, maître à penser et à agir quelque peu tyrannique, a beau réveiller les énergies, son discours s'infléchit chaque jour davantage vers les grâces suspectes et poignantes du mythe : ramenant les imaginations à la pureté des origines brèves et apocalyptiques, pendant que l'histoire réelle s'éloigne de la Légende il fait de la littérature, conjurant dans le dernier effort du récit l'éclatement des rêves.

Moins implacables que l'Histoire, les femmes médiatisent le salut et tempèrent de sensualité la rigueur de l'Ide. A l'ordre de

la Révolution sèche, elle répondent par l'ordre - ou l'heureux désordre ? - des corps humides, là où voyagent les parfums du monde, les vertiges privés et les secousses qui convoquent les étoiles au destin de chacun. Que la Révolution ne soit pas un pur concept historique, mais une chair vécue autrement, dans l'instant et dans la liberté, voilà ce que, lucide, Juliette dit à Michel qui ne le sait pas encore et n'a pas assez souffert pour l'entendre. Mais Simon, admirable figure du juif, né aux confins de plusieurs mondes violents, la mémoire riche d'images sensuelles, révolutionnaire et fidèle au Livre, Simon qui de ses mains d'homme travaille le bois, chair du monde docile à la forme, époux de la femme consacrée par la Tradition, Simon sait de toute éternité que Juliette a raison : le monde a un corps auquel on ne commande qu'à condition de lui obéir et de l'aimer.

Il sera donc, après avoir été l'ami, le père spirituel de Michel dont le destin se détache du groupe et devient exemplaire. Romanesque, il l'est plus que les autres : il évolue. Tandis que Jean-Marie, Albert, Joseph même, se figent dans une figure de la Révolution dont Victor est le premier martyr, Michel a un parcours : il passe d'une fonction à un destin, d'une urgence extérieure et abstraite à l'urgence du concret, d'un monde clos (Paris, le 13ème arrondissement, le Café, l'arrière-salle) au monde ouvert, d'une filiation crispée à la liberté. Brutale rencontre de Militza, ailleurs, aux marches de l'Orient, aux portes du rêve où la Poésie naît comme la sœur réconciliée de l'Action, où le corps et l'Histoire s'unissent en une même image : brutale métamorphose. Militza, au nom d'épouse du prince Lazar, ressuscitant un mort, enfante Michel tel qu'en lui-même l'Amour le change : Michel sera Aleko et l'anarchiste, un combattant de 14, en marche derrière le lieutenant De Gaulle. Que l'Imaginaire soit la vérité de l'Histoire, le Lointain celle de l'Ici, que l'Amour ouvre au Visage le récit enfin possible de son sens, voilà ce que semble dire ce beau livre qui, cheminant dans une complexité croissante, sauve du même coup la littérature de l'insignifiance. J'ai pour ma part aimé que, lentement mûri et découvert dans la rupture, comme dans les grandes crises spirituelles, le dernier mot du livre délivre un commencement.

J'ai indiqué une direction et peut-être un sens, j'espère n'avoir rien épuisé. Je n'ai pas dit comment Bertrand Renouvin savait rendre une ambiance, poser le détail vrai, peindre en traits nerveux l'âme d'une émeute où la peur saute d'un reflet de casque à un plat de sabre, évoquer le reniflement des chevaux dans le silence qui précède l'affrontement, puis les coups secs des armes. Observateur rigoureux des faits, analyste des événements avec le talent qui nous enchante, l'auteur a gagné son pari de romancier : nouer au temps collectif, domaine de l'historien, le temps personnel des hommes et des femmes qui vivent leurs souffrances, leur amour, leurs espoirs, leurs ruses, leurs échecs et parfois une résurrection dont la Littérature a le premier mot. Oui, « ... la couleur du monde naît d'une invocation, et notre salut ne se fera pas sans prière » (2). Cette prière, nous l'avons entendue : c'est la Littérature.

Alain FLAMAND

(1) Bertrand Renouvin, *Les enfants de Kropotkine*, Ed. Ramsay. Prix « spécial NAR » : 100 F.

(2) p. 84.

Les enfants
de
Kropotkine

roman



ramsay
de courance

Ritournelle

Il ne suffit pas de s'ériger en défenseur d'idées généreuses pour réussir un film. Une nouvelle fois, Costa-Gavras en apporte la preuve.

Disons le d'emblée, il y a un décalage très net entre l'histoire que Costa-Gavras voudrait raconter dans « Music box », son dernier film, et ce qu'il raconte vraiment.

Ce qu'il voudrait raconter, d'abord. Mischka Laszlo, bon père de famille d'origine hongroise, immigré aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale, y élève seul son fils et sa fille. La réussite est complète : Anny, sa fille est une avocate de renom, son fils exerce honnêtement son métier de manœuvre dans une usine. Tous trois sont parfaitement intégrés et participent, dans leurs foyers respectifs, à l'*american way of life*. Jusqu'au jour où un procureur new-yorkais découvre, en compulsant des archives, que Laszlo fut probablement mêlé, en 1944, en Hongrie, à des services commis sur des juifs et des gitans. Une action en justice est engagée et Anny se charge de défendre son père. Pour elle l'innocence ne fait aucun doute : il ne peut s'agir que d'un malentendu. Son travail, au cours du procès qui s'ensuit sera de démontrer que son père est victime d'un complot fomenté par l'Etat hongrois contre un opposant actif au régime communiste encore en place au moment des faits. Jusqu'au jour où elle est obligée de se rendre à l'évidence.

Malheureusement, ce que raconte le film est tout autre. La

"Cité" est paru !

voir page 11

mise en scène trop rapide, les cadrages tape-à-l'œil, le scénario lourd (rebondissements prévisibles lors du procès, témoins et pièces à conviction sorties d'on ne sait où) et la mise à l'écart du spectateur dans le dispositif de la fiction, presque tout concourt à faire douter le spectateur de la culpabilité de Laszlo. Pire encore, les photos qui sont censées emporter la conviction semblent grossièrement truquées. Quant à la boîte à musique du titre, elle n'est pas vraiment motivée par le récit.

Il ne reste plus, de ce film, que trois éléments dignes d'intérêt. Des personnages psychologiquement bien campés, la remarquable interprétation des acteurs et surtout de Jessica Lange dans le rôle d'Anny, et le dilemme auquel elle se trouve confrontée : entre la justice et son père que choisira-t-elle ? Rien, cependant, ne permet à ces éléments de donner corps à une fiction vraisemblable. En effet, la conception manichéenne du monde que l'on retrouve dans les précédents films de Costa-Gavras, pour qui il y a de bonnes et de mauvaises idées, pour qui les bonnes idées finissent toujours par triompher rend peu crédible l'heuristique finale.

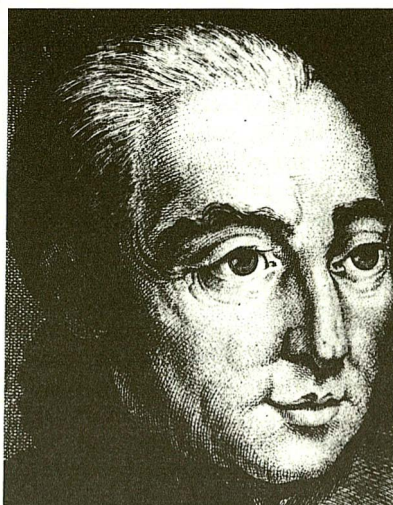
D'ailleurs, si l'on juge l'ensemble de l'œuvre de Costa-Gavras (« Z », « L'aveu », « Missing », notamment) à l'aune de ce nouveau film, apparaît, dans toute sa splendeur, la bonne conscience d'une gauche simplette et suffisante.

Nicolas PALUMBO

Music box, de Costa-Gavras avec Jessica Lange.

Retif de La Bretonne

« De tous les gens de lettres, je suis le seul qui connaisse le peuple. Prenez garde, magistrats, une révolution se prépare ! » (Memento).



Si comme le rappelle Marcel Dorigny dans la préface à la réédition des *Nuits révolutionnaires* (1), Retif fut spectateur de la Révolution et non acteur, il fut aussi un des rares écrivains qui aient prévu la Révolution. Les lignes ci-dessus, extraites du *Memento*, petit cahier de réflexions intimes demeuré inédit (2) que l'on peut consulter à la Bibliothèque de l'Arsenal, témoignent de la lucidité du seul écrivain plébéien du 18^{ème} siècle. Encore que ce qualificatif dont il use à son propos nous semble exagéré pour qualifier le fils d'un paysan aisé.

Les *Nuits révolutionnaires*, qui constituent les XV^{ème} et XVI^{ème} parties des *Nuits de Paris*, sont un bel exemple de Retif écrivain réaliste, sans doute le premier de notre littérature. Elles recouvrent la période allant du 23 juin 1789 au 31 octobre 1793, c'est-à-dire des prémisses de la prise de la Bastille aux jours qui ont suivi l'exécution de Marie-Antoinette.

D'avantage qu'une relation des événements politiques auxquels Retif n'a pas été mêlé,

c'est un témoignage sur la vie de la rue et des parisiens que l'on trouve dans les *Nuits*. Le spectateur des moindres petits événements qu'il est inlassablement - le premier titre des *Nuits* fut le *Hibou spectateur* - nous plonge à sa suite dans le quotidien des habitants de Paris. Les dialogues qu'il nous retranscrit avec sa minutie coutumière, les scènes qu'il dépeint avec réalisme, tout cela est ponctué par les réflexions très personnelles de Retif que lui inspirent les événements.

Peut-on déduire de ces réflexions une adhésion de Retif à un courant politique précis ? Rien n'est moins aisé. De monarchiste convaincu qu'il nous apparaît avant la Révolution, il parvient en 1793 à une position proche de celle de Marat. Si l'on tente de dégager des idées maîtresses de ses réflexions politiques, deux nous semblent l'emporter :

- la condamnation de toute forme de tyrannie et essentiellement de celle du prolétariat - dans *Monsieur Nicolas*,
- la suppression de toute forme de propriété individuelle - dans *l'Anthropographe*.

Pour terminer sur une preuve de clairvoyance de notre héros, citons encore ces lignes écrites en 1790 : « Il ne faut pas nous flatter, notre révolution va nous coûter dix ans de guerre » (*Monsieur Nicolas*).

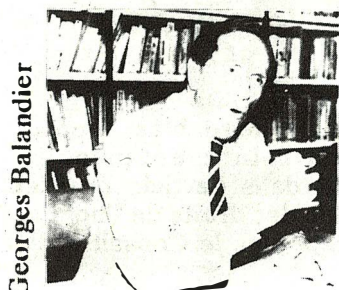
Pierre LIMOUSI

(1) Les éditions de Paris, franco : 95 F

(2) Signalé dans *Retif de La Bretonne*, de Frantz Funck-Bretano, ouvrage datant de 1928, malheureusement épuisé. (Signalons, pour aller à la chasse de tous les ouvrages épuisés, l'existence du « Marché du livre ancien et d'occasion » à Paris, rue Brancion dans les anciens abattoirs de Vaugirard, tous les samedis et dimanches).

Cité

N°22 351 Revue de la Nouvelle Action Royaliste
Dossier SOCIOLOGIE



SOMMAIRE DU N° 22

DOSSIER SOCIOLOGIE

- Editorial par Pierre-Paul Zalio
- Entretien avec Georges Balandier
- Bonald prophète de la société par Patrick Cingolani
- Ballanche et l'excès révolutionnaire par Georges Navet
- Comte et Littré devant la déchirure sociale par Patrick Cingolani
- De la sociologie de l'intérêt à l'intérêt de la sociologie par Pierre-Paul Zalio
- Lectures : Origine et vertus de la redécouverte de F. Le Play

MAGAZINE

- La culture contre la liberté par Pascal Bruckner
- Chemins du monde : L'exemple du Kosovo par Didier Martin
- Revue des revues : La question de l'éthique par B. La Richardais

Prix du numéro : 35 F
Commandes accompagnées du règlement à l'ordre de "Cité".

MERCREDIS DE LA NAR

A Paris, chaque mercredi, nous accueillons nos sympathisants dans nos locaux (17, rue des Petits-Champs, Paris 1er, 4ème étage) pour un débat avec un conférencier, personnalité politique ou écrivain. La conférence commence à 20 heures très précises (accueil à partir de 19 h 45 - Entrée libre et gratuite), elle s'achève vers 21 h 45. Un buffet chaud est alors servi pour ceux qui désirent poursuivre les discussions (participation aux frais du buffet 22 F).

● **Mercredi 18 avril** - Pas de réunion en raison des vacances scolaires.

● **Mercredi 25 avril** - Philosophe, essayiste, romancier, **Jean-Paul DOLLÉ** est de ceux qui s'efforcent de penser la ville et d'imaginer l'avenir de la civilisation urbaine, c'est-à-dire le lien social et la démocratie, mais aussi l'aventure, la rencontre et la poésie. Tels sont quelques uns des thèmes de son dernier livre "**Fureurs de ville**" qu'il viendra nous présenter.

ILE-DE-FRANCE

Les activités régulières de la Fédération sont maintenant bien établies et affichage, ventes à la criée, tenues de stand se succèdent. Tous ceux qui souhaiteraient venir aider la petite équipe de base seront les bienvenus : qu'ils prennent contact avec Hugues Bouchu, délégué de l'Ile-de-France. Ils peuvent le faire soit à l'occasion d'un mercredi de la N.A.R, soit en venant à la **réunion d'organisation du vendredi 20 avril**, à 20 h, au local.

D'autre part, la Fédération édite désormais une lettre d'information régulière baptisée "IDÉFIX" qui est envoyée aux adhérents de la N.A.R en Ile-de-France ainsi qu'à tous ceux qui en font la demande (joindre 15 F pour participation aux frais).

COTE D'OR

L'équipe "Jeune et Royaliste" de Bourgogne organise un dîner-débat avec Bertrand RENOUVIN le **samedi 28 avril** à 18 h 30 au restaurant "La grande taverne" 20, avenue Maréchal Foch, 21000 Dijon. (Prix du repas 100 F, étudiants et chômeurs 85 F).

Inscriptions et tous renseignements complémentaires auprès de la correspondante de "JetR" : Valérie Cécina-Coppée, tél. : 80.56.83.97.

ABONNEMENTS INVENDUS

Ils vous permettent de recevoir tous les quinze jours une certaine quantité d'exemplaires du numéro précédent du journal pour les diffuser autour de vous.

Tarif pour six mois: pour 5 ex.: 71 F - pour 10 ex.: 136 F.

PHOTOS

Des photos du comte de Paris, chef de la Maison de France, sont disponibles à notre service librairie. Elles existent en trois formats. Tarif franco : format 9x13 : 12 F - format 13x18 : 29 F - format 18x24 : 58 F.

Dans ces trois formats et au même prix, existent aussi les photos de la comtesse de Paris, du comte de Clermont, du prince Jean.

RELIURES

Nous mettons à la disposition de nos lecteurs qui désirent conserver leur collection du journal, une reliure pleine toile bleue avec inscription "Royaliste". Cette reliure permet de contenir 52 numéros du journal. Elle est vendue au prix de 70 F franco.

A l'initiative de la Nouvelle Action Royaliste et du Club 92

Dîner-débat le 26 avril à 20 heures

sur le thème : "Le projet présidentiel : quelles perspectives ?" avec

Brice LALONDE

Secrétaire d'Etat auprès du Premier Ministre, chargé de l'environnement

Dominique JAMET

Président du CLUB 92

Bertrand RENOUVIN

Membre du Conseil Economique et Social
Directeur politique de "Royaliste"

à la "Taverne des Gobelins", 2, Boulevard Arago, 75013 Paris

Inscriptions à la N.A.R. avant le 22 avril
(Joindre le règlement : 130 F par couvert).

Demande de documentation

Si ce journal vous a intéressé, si vous désirez avoir plus de renseignements sur nos idées, nos activités, les livres et brochures que nous publions, remplissez le bulletin ci-dessous **sans engagement de votre part**.

Nom :

Prénom :

Date de naissance : Profession :

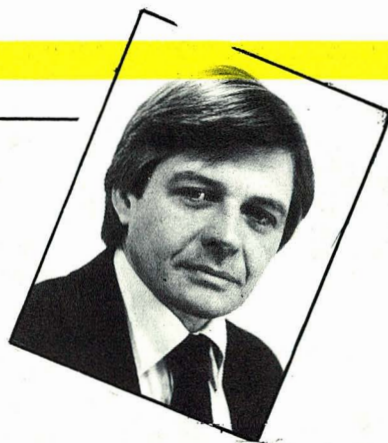
Adresse :

.....

.....

désire recevoir **sans engagement de ma part** une documentation sur le mouvement royaliste. Bulletin à retourner à:

"Royaliste", 17 rue des Petits-Champs, 75001 Paris



Nécessité du consensus

Devant l'irrésistible ascension du Front national, observons, aussi froidement que possible, les nouvelles étapes qui ont été franchies.

- Lors des élections municipales partielles, le parti de Jean-Marie Le Pen a montré qu'il pouvait, comme à Clichy-sous-Bois, attirer à lui le quart des électeurs et progresser de manière importante dans plusieurs autres communes. Cela signifie que le Front national sera capable de devancer les autres formations de droite aux législatives de 1993 ou de leur imposer des « triangulaires » meurtrières.

- Solidement campé dans le paysage électoral, le Front national commence à séduire des intellectuels, comme en témoigne la longue liste des membres de son Conseil scientifique. Grâce au concours des théoriciens de la Nouvelle droite, dont on ne peut contester l'intelligence, le F.N. est en train de se donner une idéologie qui renforcera sa cohérence et qui exercera une séduction croissante sur une droite classique sans pensée ni projet.

- Le congrès de Nice a marqué un élargissement des « compétences » du Front national, notamment dans le domaine de l'enseignement et dans celui de l'écologie. Le lien qu'il tente d'établir entre l'écologie et l'immigration ne doit pas prêter à sourire: il avait été facilement établi, dans l'Allemagne des années trente, au nom d'un même souci de pureté - de la nature et de la « race ».

- Les gains électoraux et l'affirmation idéologique s'accompagnent d'une action méthodique sur le terrain, en direction de celles et de ceux qui éprouvent un sentiment d'insécurité et vivent dans l'exclusion sociale. La propagande national-populiste est d'autant plus efficace que les autres formations politiques ignorent ou ont délaissé le « militantisme de proximité ».

REPETITION

Il faut donc prendre Jean-Marie Le Pen très au sérieux lorsqu'il dit sa volonté de conquérir rapidement le pouvoir. L'homme a déjà franchi les principales barrières politiques, morales, légales qu'on prétendait infranchissables. On le traitait de matamore

lorsqu'il annonçait qu'il dépasserait le Parti communiste. On riait lorsqu'il se voyait comme premier candidat de la droite. On a cru que sa violence et ses excès de langage finirait par le déconsidérer. Va-t-on rire encore de son rêve élyséen ? Trop longtemps, l'aveuglement et le mépris on fait bon ménage. Puis le scandale est devenu une donnée, voire une question, et le cordon sanitaire s'est transformé en lien tactique dans certains conseils régionaux et municipaux. Ainsi porté, par son énergie et par son habileté, mais aussi par les complaisances et les compromissions de trop de représentants de la droite classique, Jean-Marie Le Pen en est venu à représenter, pour un Français sur cinq, un exutoire, une planche de salut, ou l'image même de la France. Il est facile de prévoir que l'homme ne s'arrêtera pas en si bon chemin.

Face à ce danger majeur, il est consternant de voir la droite classique persévérer dans les mêmes erreurs. Entre 1986 et 1988, son discours sécuritaire et son projet de réforme du code de la nationalité avaient donné aux thèses xénophobes une crédibilité que les surenchères lepénistes n'ont fait que renforcer. Malgré l'échec flagrant de cette tentative de récupération, voici qu'elle s'obstine à reconquérir son électorat perdu en faisant assaut de démagogie nationaliste. D'une phrase, Jean-Marie Le Pen a balayé cette illusion, en disant que les électeurs préféreraient l'original à la copie. Mais il y a plus grave. Non contents de répéter leur erreur tactique, le RPR et l'UDF s'engagent dans une voie qui conduit à la négation de toute notre tradition nationale et de nos valeurs fondamentales.

En proposant de soumettre l'obtention de la nationalité à une déclaration volontaire assortie de conditions, les états-généraux de l'opposition rompent avec notre conception traditionnelle - tant monarchique que républicaine - de la nation comme communauté de naissance sur un même sol. Subversive quant à nos principes, cette proposition est en outre paradoxale: on ne peut se plaindre qu'il y ait « trop d'étrangers » et rendre plus complexe l'accession à la nationalité.

En proposant de limiter les droits sociaux des étrangers, malgré la juste

protestation de Bernard Stasi, l'opposition porte atteinte au principe d'égalité inscrit dans l'article premier de la Déclaration des droits de l'homme comme en a déjà jugé le Conseil constitutionnel.

Ce faisant, l'opposition agit, nous dit-on, moins par conviction que par calcul, puisque ce discours dur serait destiné à masquer un accord possible avec le gouvernement sur la politique d'intégration et sur la lutte contre le racisme. L'inconvénient est que ces assurances discrètes ont été publiées dans la presse. Le Front national aura donc beau jeu de dénoncer les compromissions de la droite classique tout en retirant un surcroît de crédibilité de propositions qu'il pourra radicaliser tout à loisir.

Face à cette situation inquiétante, nous ne saurions nous résigner au pire, ni nous réfugier dans une critique des erreurs de la droite, en rappelant sans cesse, pour faire bonne mesure, les reproches que nous avons adressés au Parti socialiste et au gouvernement. Des possibilités sont offertes, qu'il faut saisir sans tarder. Le Premier ministre a raison de rechercher un consensus entre la droite et la gauche parlementaire en matière de racisme et d'intégration. Il faut souhaiter qu'il l'obtienne rapidement, afin qu'une politique soit enfin conduite et clairement expliquée. Il faut certes que les lois protègent les personnes et les communautés contre les agressions et les insultes racistes dont elles sont presque quotidiennement victimes. Il faut surtout simplifier et accélérer la procédure de naturalisation pour ne pas créer d'immigrés clandestins, lutter contre ceux qui emploient de la main d'œuvre servile, inscrire les questions d'emploi, d'enseignement, d'urbanisme dans une loi-cadre pour l'intégration dont un ministère spécifique aura la charge. Cela sans négliger, comme on l'a fait trop souvent, de répliquer à Jean-Marie Le Pen sur le fond - qu'il s'agisse de l'identité nationale, de la tradition historique de notre pays ou de son projet. Royalistes, républicains, démocrates de droite et de gauche, n'aurions-nous plus rien à dire sur notre nation et à ses citoyens actuels ou en devenir ?

Bertrand RENOUVIN